



LES MODES PARISIENNES.

Capotes de M^{me} Vidault, rue de Choiseul, 3 bis. — Fleurs de Millery, élève de Batton, rue de Menars
 12 — Robes de M^{mes} Famy et Pachery, rue de la Chaussée d'Antin, 33. — Parapluies et robes
 de Sorré-Delisle, place de la Bourse, 31. — Dentelles Violard, rue de Choiseul, 2. — Ombrelle de M^{me}
 Lemaréchal, Boule. Montmartre, 17. — Gants Mayer, rue de la Paix, 26. — Souliers du Dalbia, rue
 de la Chaussée d'Antin, 24.

Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.



MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMENIE. — L'ÉCARTON. — L'HOMME VERT, par JULES LAFONT. — CALENDRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — ROMAN.

MODES ET FASHIONS.



Les robes de cette saison, dites par les modes, sont surtout par leur variété; c'est qu'il est rare d'avoir une aussi belle saison, aussi longue surtout. Que de modes fussent passées inaperçues si elles n'eussent été aidées par le soleil! Mais le moyen, je vous prie, de ne pas remarquer combien est joli un peignoir de mousseline brodée au crochet à petits dessins ou peignoirs portables retrempés, bordé de petites dentelles sur les devants et au col! et combien en lui donne de distinction de le porter sur un dessous de robe. Ajoutez-y encore un corset de mousseline uni bordé en dentelle, — une capote de tulle blanc

et vous aurez la robe de cette saison. Les robes de cette saison sont surtout par leur variété; c'est qu'il est rare d'avoir une aussi belle saison, aussi longue surtout. Que de modes fussent passées inaperçues si elles n'eussent été aidées par le soleil! Mais le moyen, je vous prie, de ne pas remarquer combien est joli un peignoir de mousseline brodée au crochet à petits dessins ou peignoirs portables retrempés, bordé de petites dentelles sur les devants et au col! et combien en lui donne de distinction de le porter sur un dessous de robe. Ajoutez-y encore un corset de mousseline uni bordé en dentelle, — une capote de tulle blanc

— Nous avons encore les robes de barège à volants, ce qui fait que ces volants se portent beaucoup moins haut, — les robes de mousseline de soie, garnies de volants ou bordées de petits effilés, à corsage monté, froncé, ou à corsage décolleté monté sur la grecque, afin de mettre de jolis corsages ou des pèlerines-berthes en mousseline brodée de deux rangs de cette même mousseline à la Marie-Antoinette, boné derrière. Nous avons donné un modèle d'une robe de mousseline à la grecque, lingère (1). — Nous avons aussi des robes de mousseline à la grecque, lingère (1). — Nous avons aussi des robes de mousseline à la grecque, lingère (1).

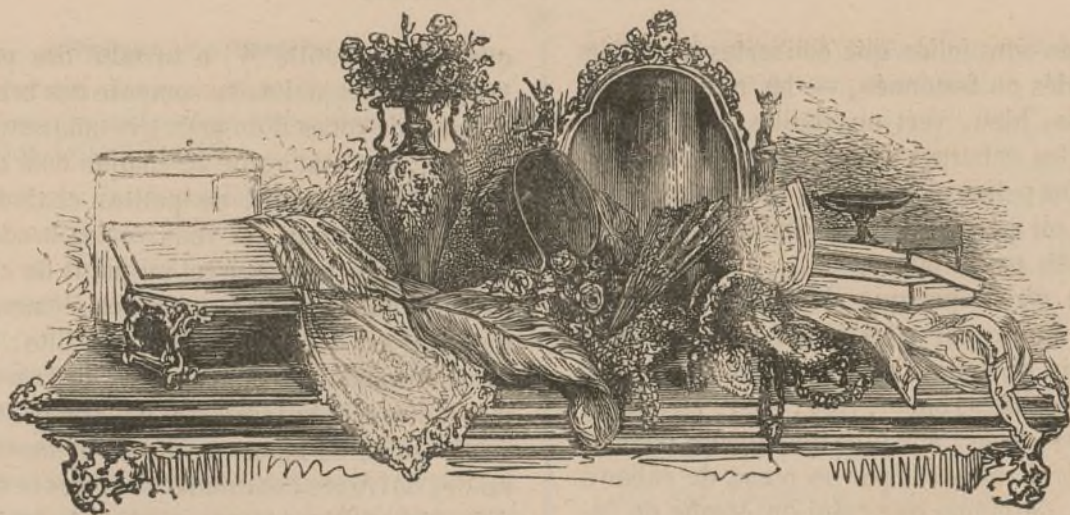
(1) Rue Vivienne, 27.



LES MODES

Capotes de M^{me} Vidault, rue de Choiseul, 3 bis. — Robes de M^{me} Ferry, chez de Balton, rue de Nemours.
 — Robes de M^{me} Famy et Pachery, rue de Choiseul, 33. — Parapentes et robes
 de Soirée-Melior, place de la Bourse, 30. — Dentelles de M^{me} de Choiseul, 2. — Ombrille de M^{me}
 Lemaitre, boulevard Montmartre, 17. — Gants Mayer, rue de la Paix, 10. — Souliers du Dalbia, rue
 de la Chaussée d'Antin, 24.

Paris chez Robert et C^{ie} Place de la Bourse.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
ÉQUITATION. — L'HOMME VERT, par JULES JANIN. —
CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS IL-
LUSTRE.

MODES ET FASHIONS.



LES toilettes de l'été de 1846 feront époque par leur grâce et surtout par leur variété; c'est qu'il est rare d'avoir une aussi belle saison, aussi longue surtout. Que de modes fussent passées inaperçues si elles n'eussent été aidées par le soleil! Mais le moyen, je vous prie, de ne pas remarquer combien est joli un peignoir de mousseline brodée au crochet à petits dessins ou petites guirlandes entrelacés, bordé de petites dentelles sur les devants et au col! et combien on lui donne de distinction en le portant sur un dessous de taffetas blanc à corsage décolleté! Joignez-y encore un mantelet de mousseline unie bordé en dentelle, — une capote de tulle blanc

ornée d'une branche de roses trémières ou de lisserons, — ou bien un chapeau de paille de riz orné de grappes de pois de senteur et de ruban vert liséré d'une guipure de soie blanche, voilà certes une charmante parure qui ne pouvait prendre faveur qu'avec de belles et chaudes journées.

En toilettes plus simples, l'été nous a donné les robes de batiste écri, de foulard écri ou de nan-kin, qui toutes ont fort bon air avec un corsage montant, juste, ouvert du bas, à caraco derrière, et brodé, de même que la jupe, par une soutache ou une broderie au crochet; des galons de soie, plus simples encore, y font un ornement peut-être plus distingué, — un mantelet de taffetas de couleur changeante à volants pareils découpés, fait, de même que les mantelets de mousseline brodée, un ensemble de négligé qui n'est pas sans charme.

— Nous avons encore les robes de barége ornées de plusieurs volants, ce qui fait que ces volants se portent beaucoup moins haut, — les robes de mousseline de soie, garnies de volants ourlés ou bordés de petits effilés, à corsage montant très-froncé, ou à corsage décolleté monté sur une pièce à la grecque, afin de mettre de jolis canezous ou des pèlerines-berthes en mousseline brodée garnies de deux rangs de cette même mousseline festonnés, — ou bien encore le très-nouveau fichu à la Marie-Antoinette, noué derrière, dont nous avons donné le modèle dimanche dernier à nos abonnées, modèle qui sortait du magasin de madame Colas, lingère (1). — N'oublions pas les robes de mousseline-tarlatane imprimées à dessins de couleurs vives sur fond gros-bleu ou gros-vert,

(1) Rue Vivienne, 47.

lesquelles ne sont jolies que couvertes de légers volants ourlés ou festonnés, — les redingotes de taffetas rose, bleu, vert ou rouille, qui vont si bien avec les écharpes et les châles de dentelle noire, — les pelisses du soir en taffetas appelées *batelières*, ou pardessus très-légers avec leurs garnitures en pareil découpées.

Nous ne dirons presque rien des toilettes de soirée des Eaux, car elles sont à peu de chose près la copie de celles des bals d'hiver : ce sont des robes de taffetas blanc, rose, bleu, vert-chou, à deux jupes, la seconde jupe quelquefois ouverte sur les côtés et rattachée par un nœud de ruban à longs pans, de même que celui qui tombe de l'épaule, soit qu'il s'attache à la draperie, soit qu'il passe par l'ouverture d'une berthe tendue sur les épaules ; — des robes de taffetas presque couvertes de petits volants découpés, des robes de tulle à plusieurs jupes ou garnies de bouillonnés, et, ce qui rentre tout à fait dans les toilettes d'été, les robes de mousseline-tarlatane unies ou brodées ; — les robes de crêpe, couvertes de volants découpés, blanches, roses et vert-tendre.

Quant aux chapeaux et aux bonnets, que de jolies variétés n'avons-nous pas vues chez madame Bidault (1) ! capotes de tulle transparentes ornées de branches de fleurs flexibles, chapeaux de paille de riz à larges bandes de paille et espacés de tulle, et chapeaux tout paille de riz : les premiers ornés d'un iris, les autres de touffes d'avoine verte et de longues herbes vertes tombant en saule ; — des chapeaux de paille d'Italie ou de paille suisse ornés de guirlandes ou de touffes ; — en un mot les clarisses ou les batelières, forme charmante, et qui est en grande vogue aux Eaux ou pour la vie de château : sous ces chapeaux, madame Bidault pose de longs nœuds à l'italienne ou des fleurs semblables à celles qui ornent le dessus. Ses petits bonnets sont charmants ; elle a tout prévu : voici une forme courte et ronde pour les femmes qui se coiffent avec des boucles à la Sévigné ; une autre avec des barbes, des nœuds tombant ou des grappes légères pour accompagner une coiffure en bandeaux. Toutes ces modes vont nous rendre bien difficiles à l'endroit des modes d'automne. Mais pourquoi parler d'une saison triste et froide, lorsque l'été est encore si riche de soleil, de verdure et de fleurs !

Pourquoi ? C'est le destin de la mode qui le veut ! Les toilettes sont dans leur plus vif éclat, que déjà on s'occupe de les remplacer. Ainsi fait madame Olmer, la jeune et intelligente couturière : déjà elle compose des garnitures de robes avec de fines passementeries, des velours qu'elle rajeunit à force d'art, des galons de soie, des rubans, des biais, enfin tout le vieil attelage des garnitures auquel il faut donner une vie nouvelle. Il est vrai

que Sorré-Delille (4) a inventé des passementeries avec lesquelles on compose des broderies de devants de robes d'un goût très-nouveau ; ce sera un petit filet mat bordé de chaque côté d'un picot imitant la dentelle, de petites chaînettes, des soutaches. Et puis, si vous voulez broder un tablier de robe au passé ou au point de chaînette, c'est lui qui vous en fournira les éléments. Mais, puisqu'il est question de Sorré-Delille, ce passementier toujours à la recherche de la nouveauté, il faut dire que la tapisserie n'a jamais été plus en vogue qu'en ce moment ; aussi voyons-nous chez lui des ouvrages charmants en ce genre et des modèles échantillonnés qui rendent le travail facile pour les broderies en chaînettes ou soutaches. Il en est de même pour tous ces paniers à ouvrage, ou vide-poches, qu'on couvre de broderies en laine.

L'automne va nous ramener les robes garnies de dentelles noires, interrompues seulement par les grandes chaleurs ; les volants, les garnitures en tablier ou en montants de chaque côté des jupes ; on voudra de la dentelle avant tout : c'est alors qu'on appréciera les efforts qu'a faits Violard (2) pour se tenir avec succès le plus richement assorti de dentelles de toutes hauteurs, comme aussi de tous prix. Combien sera jolie, par une belle soirée d'automne, une robe couverte par des volants en dentelle noire, accompagnée d'un châle ou d'une écharpe pareille ! Plus tard, viendront les premières toilettes de soirée, composées en partie par les dentelles de point d'Angleterre, d'Alençon, ou d'application de Bruxelles. En attendant les futures élégances, on demande à Violard des petits cols de dentelle et des manchettes indispensables pour porter avec les redingotes ou les robes montantes en soie, et des fichus de toutes formes pour porter sur les robes décolletées.

Bien que nous devions dire les modes nouvelles, et non les critiquer, nous ne pouvons passer sous silence cette espèce de folie dans laquelle on est tombé à l'égard des brodequins gros-bleu : tant qu'on les a portés avec une robe bleue, il n'y avait rien à dire ; mais on a fini par mettre des brodequins avec toutes les couleurs de robes, ce qui est affreux et de mauvais goût. Aussi est-ce devenu affreusement commun, et maintenant, sous peine de vulgarité, il ne faut plus porter de brodequins bleus, même avec une robe de même couleur. — Avec les robes d'été, les brodequins clairs, les gris, aile-de-mouche ou gros-vert, vont très-bien. Pour la campagne, on fait des brodequins boutonnés de couleur chamois imitant la peau ; on en fait même en peau légère pour les dames qui veulent se livrer au plaisir de la chasse.

LOMÉNIE DE V.

(1) Rue de Choiseul, 3 bis.

(4) Place de la Bourse

(2) Rue de Choiseul, 2.

Détails du Dessin.

Capote de crêpe. Robe de soie brodée en passementerie. Bonnet de dentelle orné de fleurs. Robe de taffetas d'Italie garnie d'effilés de soie.

ÉQUITATION.

Les châtelaines du moyen âge qu'Alfred de Dreux nous montre dans ses tableaux, calmes et souriantes sur des chevaux fougueux, sont dépassées par nos modernes amazones. Les exercices si attrayants et si hygiéniques de l'équitation se propagent de plus en plus parmi les dames, grâce au cours spécial qu'a ouvert pour elles M. Leblanc dans son manège du faubourg Montmartre. Cet habile écuyer est parvenu à écarter des principes tout ce qu'ils avaient de difficile et de fastidieux ; le soin qu'il apporte à choisir le cheval qui convient à chaque personne éloigne l'ombre même du danger : aussi sa clientèle s'accroît chaque jour, et, parmi les amazones qui font voler la poussière des allées de Madrid ou de Bagatelle, on reconnaît, à leur aisance et à leur distinction, les écolières du manège Leblanc.

L'HOMME VERT.

(CONTE FANTASTIQUE.)

Ceci est une aventure tirée des mémoires d'un musicien. Les détails de cette histoire sont simples, et si touchants, que je les ai tous réunis pour les rendre, tels que je les ai appris et reçus, aux musiciens jeunes et vieux qui nous lisent, réunis qu'ils sont par l'amour de l'art, cette belle et innocente passion.

« J'étais encore un enfant, mais un enfant de seize ans (c'est le musicien allemand qui parle), que déjà je me croyais un maître. J'étais si jeune ! et parce que déjà mon violon résonnait sous l'archet en mille accords, je croyais n'avoir plus rien à faire. Heureuse présomption de l'âge ! Mon père, qui était un musicien de la vieille roche, était fier de moi, non pas comme un maître est fier de son élève, mais comme un père est fier de son fils. Du reste, je travaillais la nuit et le jour. Mon violon était ma vie, et je m'abandonnais d'autant plus à cette ardeur musicale, que je croyais déjà moi-même, pauvre commençant, que chaque jour j'allais atteindre à la perfection.

Cependant je n'étais pas le seul obsédé de la même passion dans notre petite ville allemande. Plusieurs jeunes maîtres comme moi s'abandonnaient à la même frénésie musicale. Nous eûmes

bientôt arrangé un quatuor, le quatuor, ce rêve de tout musicien qui commence !

Toute la rue venait, trois ou quatre fois par semaine, chez mon père, écouter nos quatuor. Nous donnions à tous nos voisins autant et plus d'harmonie qu'ils n'en pouvaient prendre dans une soirée. Ils nous écoutaient, ils nous louaient, ils nous admiraient, ils nous applaudissaient ; ils faisaient merveilleusement leur partie dans les concerts de notre éducation musicale. Pour ma part, je ne crois pas qu'en aucun temps de ma vie j'aie joué du violon avec plus d'amour et plus d'orgueil.

Un soir d'automne, l'air était doux et limpide, le ciel était calme, la terre tournait sur elle-même avec un mouvement plus lent que de coutume, et nos violons se ressentaient de tout ce calme si doux, quand tout à coup, au milieu du vaste salon de mon père où nous donnions nos concerts, nous vîmes entrer un homme de l'apparence la plus étrange. Il portait de petites culottes étroites d'une coupe fort antique et de couleur violette, pauvre velours usé et qui avait perdu son éclat ; ses bas de laine étaient bleus et à carreaux ; ses souliers, très-recouverts, étaient ornés d'agrafes en argent. Tout ce costume, déjà si bizarre, était complété par un habit vert-perroquet et rehaussé par de larges et flamboyants boutons en acier ; au-dessus de cet habit on voyait une immense cravate noire, et au-dessus de la cravate une tête mélancolique : cette tête était ornée de longs cheveux bouclés. Cet homme était sans sourire, mais ses yeux étaient vifs et ardents. Il entra chez mon père sans se faire annoncer, puis, voyant dans le coin de la salle une petite place vide à côté de la jolie Nanrel, ma cousine, il fut s'asseoir à cette place, après quoi, prenant un air attentif, il prêta l'oreille au quatuor.

Mais la présence de cet étranger nous avait tous frappés de je ne sais quelle peur immense et inexplicable. A peine il fut assis à côté de la jolie Nanrel, que la mesure manqua à nos quatre violons. En vain mon père accourut à notre secours, et mon père c'était un habile musicien, rien n'y fit ; tout le quatuor fut dérangé. Alors l'étranger se leva et vint à moi ; et, d'un air sévère : « Jeune homme, me dit-il, votre ardeur vous emporte trop loin ; vous êtes attaché à un archet trop fougueux pour vous ; c'est là un instrument qu'il ne faut pas toucher à l'improviste, de peur de se brûler les doigts. » Puis, se tournant vers mes trois confrères, il adressa à chacun d'eux des paroles de reproche, avec un air de doute sur leur avenir d'artiste qui rendait ses paroles bien cruelles. Pour moi, j'avoue que je sentis un froid mortel circuler dans mes veines quand je vis l'air méprisant de l'étranger ; je me croyais si fort un excellent violon ! Cependant l'homme vert ramassa mon archet, que j'avais laissé tomber ; il prit mon violon de mes

main, et il se mit à jouer; alors je me sentis plus humilié que jamais.

Mais aussi quelle verve! et quel jeu admirable! et quels accords venus du ciel! et quelles plaintes harmonieuses tirait l'étranger de mon violon! On eût dit qu'une âme invisible cachée dans ce bois sonore était subitement réveillée par un rayon venu d'en haut. Jamais, non, jamais, même dans mes songes d'été, je n'avais rêvé cet idéal! Oui, à coup sûr, c'était un esprit invisible et charmant qui chantait dans mon violon, obéissant aux doigts de l'homme vert.

Quand l'étranger eût posé son instrument, on l'écoutait encore. Aux premières notes qu'il avait laissé tomber de son archet, toute l'assemblée s'était levée d'un mouvement unanime; et maintenant qu'elle n'écoutait plus, elle applaudissait de ce murmure silencieux qui vaut mieux que les plus bruyants bravos de ce monde. Mon père fut le premier qui prit la main de l'étranger et qui lui adressa de respectueuses paroles de bienvenue. L'homme vert cependant, rendu à toute sa modestie naturelle, rougissait de tant d'hommages. La foule enfin prit congé, et nous restâmes seuls, mon père, moi et l'homme vert.

Nous savions que dans notre bonne petite ville il y avait, ce même mois de septembre, une réunion de grands maîtres allemands qui devaient former un savant et utile congrès musical; naturellement nous fûmes persuadés que l'homme vert était un maître nouvellement arrivé pour l'assemblée, et mon père s'empessa de lui offrir l'hospitalité de sa maison: l'homme vert accepta en nous tendant la main. Le voilà donc notre hôte, le voilà assis à notre table, assis à notre foyer domestique comme le frère de mon père. Simple, et bon, et savant, Dieu le sait! surtout son grand et inépuisable sujet de conversation, c'était la facture des instruments, et les meilleures combinaisons à employer pour arriver à des résultats incroyables et tout nouveaux; une fois sur ce sujet, l'homme vert ne tarissait plus.

Voilà la vie que nous menions depuis quinze jours, entourant notre bon hôte de tous les soins qu'il méritait, prêtant l'oreille à ses leçons, et le bénissant dans notre cœur de tous ses conseils, quand il nous disait: « Jeunes gens, aimez la musique, c'est le pain des âmes; la musique nous fait mieux connaître le but de la vie: c'est l'immortalité de la terre. » Ainsi parlait-il. Mais si par hasard survenait un étranger, notre savant ami s'enfuyait dans le jardin. Il aimait à être seul, ou du moins à être seul avec nous. Un jour cependant, arriva chez mon père un de ses amis nommé Kurz, riche marchand de bois des environs. Le bonhomme Kurz, à vrai dire, n'était guère homme à mon goût. Il était riche, il était généreux; il ne savait que vendre cher et acheter à bas prix; c'était un homme comme tous les hommes; moins

que rien pour moi fils d'artiste et qui n'aimais que les artistes. A l'aspect du marchand de bois, l'homme vert sortit à la hâte; mais Kurz l'avait déjà entrevu et reconnu; et, le suivant des yeux: « Quel homme avez-vous recueilli chez vous? dit-il à mon père: vous avez là un singulier hôte, sur ma parole, et, ma foi, j'aurais plutôt parié qu'il était au fond de l'eau que dans votre maison. » Ainsi parla M. Kurz.

« Vous le connaissez donc, s'écria mon père avec une curiosité mal déguisée.

— Si je le connais! dit M. Kurz, il a long-temps habité mon village, il a nom Beze, il est charpentier de son état: mais c'est un homme fantasque, qui s'occupe fort peu des choses de ce monde. Il y a quelque temps que l'orgue de notre petite église ayant perdu le son, la commune résolut d'avoir un orgue tout neuf; aussitôt votre hôte, Beze vint nous proposer ses services. Il se chargeait de construire l'orgue tout seul, à ses frais; il ne demandait que les matériaux. Il avait l'air si convaincu, et son offre était d'ailleurs si acceptable, qu'elle fut acceptée. Le voilà donc qui se met à l'ouvrage; il arrange, il dérange, il prépare, il appartient à son œuvre corps et âme, il y passe la nuit, il y passe le jour, il en perd le boire et le manger. Enfin son œuvre est achevée. L'orgue résonne dans l'église, et jamais on n'avait vu rien de plus beau. On arrive de toutes parts pour admirer ce chef-d'œuvre. Nous accourons tous, nous autres les notables de l'endroit; tout le village est dans l'attente. Beze cependant nous explique le mécanisme de son instrument; il entre dans les plus minutieux détails; il poursuit chacune de ses démonstrations; en même temps, pour dernière démonstration, il se met à l'orgue et il en joue. Nous étions tout oreille et tout silence, et nous entendions à peine mille sons confus et sans aucun sens. Aussitôt le vieil organiste de la paroisse, hors de lui, sort des rangs, impatient de nous montrer son savoir-faire sur cet instrument si noble et si beau; mais l'instrument est rebelle à toute mélodie. Alors mille brocards de pleuvoir sur le malencontreux ouvrier: d'une commune voix son orgue est déclaré détestable. Enfin grand tumulte dans l'église. Beze, cependant, n'en fut pas intimidé: il sortit en jetant sur nous un regard ironique, et comme s'il avait fait un chef-d'œuvre méconnu. Voilà, mon cher ami, l'hôte illustre que vous recevez chez vous! »

Ainsi parla M. Kurz, avec cette facilité empressée d'un ignorant qui se sent assez d'argent pour s'élever jusqu'à la fatuité. Je ne sais pas ce que dit ensuite ce marchand, il m'aurait été impossible d'entendre parler ainsi plus long-temps de mon ami; j'entrai dans le jardin pour le rejoindre. En effet, il était au jardin, à sa place accoutumée, sur le gazon, au pied du grand pommier, le visage tourné vers le soleil couchant.



Quand il m'eut aperçu, il me fit signe d'approcher. « Voyez, me dit-il d'une voix émue, comme le soleil se couche là-bas dans toute sa splendeur; eh bien! le moindre nuage peut obscurcir cet éclat de feu. Telle est l'histoire de l'homme de génie; les propos d'un ignorant peuvent le ternir un instant, mais aussi le premier souffle chasse le nuage d'un jour. »

J'étais profondément ému de ces mélancoliques paroles; je voulus rassurer mon ami. « Oh! me dit-il, je ne crains rien; mon âme ne peut pas être troublée par le vulgaire; je sais bien que le progrès n'est pas chose si facile, et qu'attendre est tout en ce monde. L'exemple de nos pères nous a été inutile; toute perfection est assurée d'être repoussée par les hommes; tirez-les de la routine, ils feront le signe de la croix comme s'ils avaient vu l'ante-christ! Mais après Dieu le temps est le maître. Ce bel orgue que j'ai construit, ce grand travail de mes mains, possède une âme, mais il faut un homme qui réveille cette âme endormie. C'est l'histoire du cheval d'Alexandre, qui n'a pu être monté que par Alexandre. »

En même temps, le soleil jetait un dernier adieu à tout le paysage; la lumière, s'en allant par degrés, remontait au ciel en glissant légèrement sur les montagnes. « Mon ami, reprit l'homme vert, qu'importe d'ailleurs l'âme insensible d'un instrument de bois ou de plomb, quand on pense à l'âme immortelle! Eh! que d'âmes errantes s'en vont là-bas dans cette enveloppe de rosée embaumée par le parfum des fleurs! »

Et quand la nuit fut venue : « Allons, me dit-il, allons, mon fils, jouer du violon. »

Peu à peu, cependant, notre ville s'animait d'une foule nouvelle. L'heure du concours musical étant venue, les maîtres accoururent en foule de toutes parts. C'était dans toute la ville à qui leur donnerait l'hospitalité la plus digne, à tous ces grands noms. La musique est l'orgueil et le bonheur de notre Allemagne chérie! Chaque grand musicien nouveau-venu était reçu comme un roi; son entrée était un triomphe véritable, nous nous portions sur le passage de tous ces maîtres pour les voir, pour les applaudir. Nous vîmes arriver tour à tour les maîtres célèbres : Grawn, l'inépuisable génie qui puisa toutes ses inspirations dans son cœur; Fursch et Hasse, ses deux compagnons fidèles; le grand Téléman, que nous avait confié sa bonne ville de Hambourg; puis le jeune Gasmann, dont l'Allemagne pressentait la gloire future; enfin, nous vîmes arriver une lettre de Gluck lui-même, absent malgré lui de cette fête des arts : Gluck exprimait à ses élèves combien il se reprochait son absence. Sa lettre se terminait par les vœux les plus sincères pour les progrès de l'art allemand. Enfin, se forma dans notre petite ville le cercle le plus intéressant et le plus curieux des plus grands maîtres de notre âge.

Ces grands hommes étaient en même temps les plus simples et les meilleurs des hommes. Leurs conférences étaient plus que publiques; elles avaient lieu dans le plus vaste salon de la meilleure auberge de la ville, à l'enseigne de *Sainte-Cécile*, et là on pouvait venir les entendre et les voir tant qu'on voulait. Moi, tout timide, je ne manquais pas à cette grande fête. Je me glissais entre les tables, je me cachais dans un coin; et là, pendant des heures entières, j'écoutais ces discours merveilleux, et je contemplais ces nobles visages. De temps à autre, les maîtres interrompaient leurs conversations pour s'offrir les uns les autres quelques grands verres d'un vieux vin allemand qui leur réjouissait le cœur.

Un soir qu'ils étaient tous réunis, et que j'étais à mon poste à les entendre, la conversation vint à tomber sur l'homme vert. Chacun répéta ce qu'il avait entendu dire d'un musicien mystérieux qui se cache à tous les regards. « Par le ciel, dit Grawn, il ne sera pas dit que nous ne ferons pas connaissance avec un homme de génie qui se cache; faisons-le venir, enfants; qu'il soit des nôtres, qu'il parle avec nous, qu'il boive avec nous, qu'il partage notre conversation et nos plaisirs. »

Alors moi, tout humblement, je m'avançai au milieu du groupe : « Mes maîtres, dis-je humblement, l'homme dont vous parlez est en effet un grand musicien, un génie qui se cache; mais vous aurez beau l'inviter, il ne voudra pas venir. » Alors, tout étonnés, ils répètent : « Il ne voudra pas venir! » Et mille questions se pressaient l'une l'autre. Moi, les voyant attentifs, je leur racontai l'histoire de l'orgue du village voisin, et comment personne n'en pouvait jouer, et comment c'était là un grand sujet de reproche et un grand chagrin pour mon ami.

Quand les maîtres eurent entendu cette histoire, ils furent saisis d'une grande ardeur. « Mes amis, dit Grawn, demain matin, de bonne heure, jour de dimanche, nous irons voir cet orgue qui ne veut pas chanter. Par le roi David! cela serait étrange si un instrument quelconque résistait à tant de maîtres réunis. »

A ces mots, Hasse et Fursch applaudirent. Télémán ajouta qu'il réfléchirait au moyen de ramener au pied de son orgue le mystérieux ouvrier qui l'avait fait; mais le jeune Gasmann s'écria en poussant un soupir : « Mes amis, il y a un homme dans le monde qui tirerait des sons de la pierre. Mais où es-tu, notre maître divin, *Emmanuel Bach*? »

Ils se donnèrent rendez-vous autour de l'orgue pour le lendemain matin.

Le lendemain le plus beau jour se levait sur la petite église qui renfermait l'orgue du maître charpentier, lorsque deux hommes à pied entrèrent dans l'église par la porte du cimetière. L'un de ces deux hommes était dans la force de l'âge; on

voyait sur son large front la profondeur de ses pensées ; son grand œil bleu brillait d'un éclat doux et calme : celui qui l'accompagnait était un jeune homme vif et bon, et d'un frais visage épanoui. « Maître, disait-il, pourquoi vous arrêter ainsi en chemin ? la réunion des maîtres sera finie quand vous arriverez. — Mon fils, dit l'autre, une voix qui parle à mon cœur me pousse à entrer dans cette église. N'as-tu pas entendu hier ce qu'un voyageur nous racontait d'un orgue mystérieux que nul encore ne peut toucher ? ce voyageur appelait cet orgue le travail du délire : le ciel m'envoie pour savoir si ce n'est pas le produit du génie. Entrons donc, mon enfant ; prie le ciel tout bas ; je vais accompagner sur cet orgue ta prière du matin. »

Ils entrèrent. Le maître fut se recueillir, assis devant l'orgue, dont son élève défendit la porte. Bientôt l'église se remplit de fidèles qui venaient entendre la messe du dimanche ; bientôt les maîtres, fidèles au rendez-vous qu'ils s'étaient donné la veille, vinrent à l'église ; et, comme le prêtre était à l'autel, ils se mirent à genoux en priant. Tout à coup, un bruit descendu du ciel fait retentir la petite église : les sons les mieux nourris, des sons divins, s'exhalent de cet orgue muet jusqu'alors. Les fidèles restent interdits, comme s'ils entendaient un ange ; les maîtres relèvent la tête, chacun cherchant quel est celui d'entre eux qui touche l'orgue, et ils s'épouvantent en se retrouvant tous à genoux à la même place ; le prêtre lui-même est saisi d'une secrète terreur. Cependant l'orgue, touché par un génie inspiré, était tour à tour grave, sublime, mélancolique, passionné, plaintif ; tantôt flûte, tantôt tonnerre, tantôt louanges à Dieu, tantôt terreur des hommes ; on écoutait, on admirait, on restait prosterné !

Dans cette foule, un homme seul levait la tête, c'était l'homme vert ! Il était près de l'autel, appuyé contre un pilier, et il regardait son orgue, son ouvrage animé, ou plutôt il regardait le ciel. A la fin, sa pensée était donc manifestée aux hommes ! à la fin, sa révélation était donc complète ! Il ne pleurait pas, il ne priait pas, il écoutait à peine, il se croyait le jouet d'un rêve ; il était le plus heureux de toute cette heureuse foule attendrie, passionnée ; quand il vit que tous les regards étaient fixés sur lui avec orgueil, il sortit de l'église d'un pas rapide, et la messe continua.

Quand la grand'messe fut achevée, les maîtres se pressèrent à la porte de l'orgue pour savoir quel était l'ange qui en avait touché ainsi. — La porte s'ouvrit. — Ils s'écrièrent tous : « Emmanuel Bach ! Emmanuel Bach ! »

C'était lui-même, Emmanuel Bach. « Mes amis, dit-il, bonjour. Voici votre frère arrivé ; mais où est l'homme de génie qui a fait cet orgue ? où est-il, que je l'embrasse, ou plutôt que je me jette à ses pieds ? » On répondit à Emmanuel que cet

homme était invisible, et les maîtres ajoutèrent : « Viens déjeuner, notre maître, à l'enseigne de Sainte-Cécile. »

Le soir venu, Emmanuel Bach et Grawn se promenaient dans le jardin de mon père. Ils cherchaient, ils appelaient mon ami l'homme vert. A la fin, ils le trouvèrent sous son arbre favori ; mais dans quel état, ô ciel ! La tête de mon pauvre ami penchée contre le tronc de l'arbre ; son œil, encore ouvert, cherchait vaguement les derniers rayons du soleil ; ses mains étaient étendues sur ses genoux, et aucun mouvement de son cœur n'annonçait qu'il respirât.

Je me précipite, Emmanuel Bach se précipite, Grawn tient la tête de mon ami, on l'appelle ! alors il ouvre les yeux, ses mains se dilatent comme s'il voulait jouer de l'orgue, puis apercevant les maîtres étrangers : « Ah ! dit-il, vous ici, mes maîtres ! ah ! vous ici, Emmanuel Bach, vous, mon dieu de ce matin, ah ! pardonnez-moi si je ne vous reçois pas avec tout respect ; je n'en puis plus, l'émotion m'a tué, je succombe sous le bonheur, je suis écrasé par le son de mon bel orgue. — Je meurs. »

Les deux maîtres se placèrent près du charpentier. « Oui, dit-il, je puis mourir ; Grawn à ma gauche, Emmanuel Bach à ma droite ! » Puis se tournant vers moi, il me tendit la main. « Adieu, mon fils, me dit-il ; vous, mes maîtres, bénissez-moi ! »

Le dernier rayon du beau soleil emporta l'âme de mon ami dans le nuage rose, le doux crépuscule tombait sur ce noble visage comme un filet argenté, et, dans le lointain, tout faisait silence pour écouter une simple et pieuse mélodie mortuaire qui s'échappait de la flûte enchantée de Grawn.

JULES JANIN.

Causeries.

* * Il est de tradition, dans certaines familles anglaises, de consacrer une matinée ou une après-midi de chaque semaine à la lecture de *Clarisse Harlowe*.

Quelque régularité que l'on apporte à l'acquittement de ce devoir, les rhumes de cerveau, les maladies, les événements imprévus diminuent singulièrement le nombre des heures dédiées à l'intéressante héroïne de Richardson.

On calcule qu'on mettait généralement, dans ces familles patriarcales, de quinze à vingt ans pour achever la lecture de *Clarisse Harlowe*. On était huit ou dix en la commençant, on se trouvait seul à la fin du roman. Les autres auditeurs étaient morts, sourds, ou partis pour les Indes.

La longueur de *Clarisse Harlowe* faisait le désespoir traditionnel de ces familles. Il s'était bien formé une société qui, à l'instar des rhapsodes et des minnesingers, allait de castle en castle réciter des fragments de *Clarisse* ; mais cette société n'atteignait qu'un but restreint, et n'obtenait que des résultats incomplets.

D'un autre côté, il y avait bien les trois quarts de la nation qui ignoraient complètement les beautés du roman en question. Tout bon Anglais est censé savoir ce que c'est que *Clarisse Harlowe*; tous le savent en effet, mais par oui-dire seulement. Les Français ont bien plus lu *Clarisse* que les Anglais : en France, nous appelons un séducteur Lovelace; en Angleterre, le séducteur prend le titre de Richelieu.

Allez demander à un Anglais ce que c'est que Grandisson ou Rasselas ! Quel Français ne les connaît pas ? Je crois que sans MM. Defauconpret et Amédée Pichot, Walter Scott et Byron n'auraient pas été connus en Angleterre.

C'est sous l'empire d'une pareille situation qu'un auteur anglais a eu l'idée de publier la *Clarisse Harlowe* de M. Jules Janin. Ah ! quelle idée, quelle heureuse idée pour le public et surtout pour lui !

En France nous ne savons pas ce que c'est qu'un succès. On a vendu deux mille exemplaires du *Juif-Errant*, et nous criions au miracle. En Angleterre, vingt mille, trente mille, cinquante mille exemplaires ne sont rien. On a vendu cent mille traductions du livre de M. Jules Janin en une semaine.

Le traducteur achètera des terres dans le comté de Galles, et une villa sur les bords du lac de Genève, où il ira passer l'été. Jules Janin continuera à villégiaturer à Passy.

Il a fallu cette traduction pour révéler à l'Angleterre l'existence d'un des chefs-d'œuvre de sa littérature. Grâce au style, à l'intelligence et au cœur de M. Jules Janin, Richardson est connu de ses compatriotes. La *Revue d'Edimbourg* fera sa biographie un de ces jours.

Quant aux familles qui mettaient quinze ans à lire *Clarisse Harlowe*, elles se sont réunies pour ouvrir une souscription en l'honneur du traducteur, je veux dire à son profit. Elle dépassera trente mille livres sterling.

Jules Janin se contentera d'entrer à l'Académie.

* Il y a trois jours, une voiture s'arrêtait devant la porte de Dumas-Castle à Saint-Germain.

Deux voyageurs sortaient de cette voiture... Mais je m'aperçois que je commence comme un roman en dix volumes. Revenons dans l'article au plus vite.

Ces deux voyageurs étaient : l'un le prince Poniatowski, l'autre M. Léon Pillet, directeur de l'Opéra.

Le prince Poniatowski, comme le prince de la Moskowa, est un compositeur distingué. L'Italie a battu des mains à ses triomphes lyriques. Il vient faire sanctionner sa réputation par le public parisien (style consacré).

En d'autres termes, M. Léon Pillet a profité de la présence du prince à Paris pour lui demander une partition.

Ce sont là de ces propositions que personne ne décline. Le prince Poniatowski se serait mis à l'œuvre tout de suite. Mais il lui fallait un poème. Où en prendre un ?

On fit l'inventaire des sujets proposés à l'administration; pas un ne convenait au genre de talent du compositeur. M. Léon Pillet chercha dans sa tête à quel poète il pourrait s'adresser.

M. Scribe est encore fatigué de son voyage en Italie, M. Mélesville oublie la muse dramatique sous les ombres de Saint-Germain; M. de Saint-Georges est aux eaux, M. Frédéric Soulié aux Pyrénées.

Tout à coup, et par une juste inspiration, M. Léon Pillet prononça le nom de M. Alexandre Dumas.

L'auteur de *Monte-Cristo* est la Providence des libraires, des journalistes, des directeurs. Il a du talent depuis l'heure où il se lève jusqu'à celle où il se couche, on croit même qu'il a de l'imagination en dormant. Vous ne trouverez pas un moment pour le surprendre; il a toujours un drame, un roman, un vaudeville, un poème à la disposition de ses amis.

Vous devinez comment il a accueilli le prince Poniatowski.

Il lui a d'abord montré en détail les embellissements qu'il fait faire à son château, et les préparatifs de la chasse pour courre M. Bignan; après quoi on s'est mis à table.

Au dessert, M. Alexandre Dumas a raconté une histoire charmante pleine de grâce et d'esprit, de sensibilité et de verve. Tous les assistants étaient émus et battaient des mains, et lui demandaient :

« Quand lirons-nous cette histoire ? »

— Vous ne la lirez pas, a répondu l'amphitryon; mais vous la verrez représenter à l'Académie royale de Musique, paroles d'Alexandre Dumas, musique du prince Poniatowski. Au succès du nouvel opéra !

Avant trois mois, l'élite de la société parisienne ratifiera ce toast par des applaudissements.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

* La grande affaire de l'Opéra maintenant, c'est la partition de Rossini, qu'on dit prête à être envoyée à la copie. Les rôles, à en croire les rumeurs du foyer, seront donnés à madame Stoltz, à madame Rossi-Caccia, à MM. Barroilhet, Bettini, Gardoni et Anconi. Ce dernier débiterait par ce rôle nouveau. M. Gustave Vaëz a accepté la tâche de construire une pièce applicable à une musique faite en partie d'avance. Si, comme nous n'en doutons pas, il parvient à résoudre, à la satisfaction générale, une proposition pareille, il n'aura certes jamais donné une plus grande preuve de la flexibilité de son talent.

* La rentrée de madame Rossi à l'Opéra aura lieu par le rôle d'Alice de *Robert-le-Diable*. — A sa seconde apparition, dans *Edgard de la Lucie*, Bettini a été redemandé et a reparu aux applaudissements de toute la salle. — Rossini paraît attacher la plus grande importance au travail qu'il vient de faire avec MM. Gustave Vaëz et Niedermeyer. Dans une lettre que nous avons eue sous les yeux, il se félicite, dans les termes les plus flatteurs pour ces messieurs, de les avoir eus pour collaborateurs, et il termine en exprimant le désir, ou mieux, la volonté que pas une note ne soit changée à son œuvre, qu'elle soit exécutée telle qu'il l'a livrée.

* La salle où sera exploité le privilège du troisième théâtre lyrique n'est encore ni choisie ni désignée, l'arrêté ministériel porte qu'elle devra être prise sur la partie des boulevards qui s'étend depuis la Porte-Saint-Martin jusqu'à la Bastille. On ne pouvait indiquer un meilleur emplacement. C'est en effet une idée grande, féconde et libérale, de mettre à la portée du peuple un art qu'il aime presque sans le connaître et dont les jouissances lui ont toujours été refusées. Qui nous dit que parmi ces artisans que l'on va initier aux chefs-d'œuvre lyriques, il ne se révélera pas quelque talent qui aurait toujours ignoré sa vocation ? Qui peut répondre que, grâce à l'Orphéon et au nouveau théâtre, nous ne verrons pas, dans quelques années, succéder aux ignobles refrains des barrières, des chœurs harmonieux et parfaitement chantés ?

* Le *Docteur rose*, que l'on répète au Vaudeville, est de MM. Labie, Commerson et Montépin. Parmi les autres nouveautés à l'étude, on cite les *Chants populaires*, de M. Clairville, qui a écrit des couplets sur les airs des vieilles chansons et noëls qui ont eu en France tant de célébrité. — Les publications du mariage de mademoiselle Berthault avec M. Becke, second chef d'orchestre du Vaudeville, sont faites. Mademoiselle Berthault y figure sous le nom de mademoiselle Fauvet-Delafosse-Berthault.

Aux dames qui veulent conserver la blancheur et l'éclat de leurs dents, nous ne saurions trop recommander de

prendre garde au charlatanisme des dentistes. Un dentiste ignorant ou maladroit peut faire un mal irréparable. Adressez-vous donc toujours aux praticiens connus :

M. Hattute, médecin-dentiste, galerie Vivienne, 43, est un de ceux qui présentent le plus de garanties, nous vous le recommandons particulièrement.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Le chat au rouge, neuf doigts passent gendarme, E, sept années contre le temps carrelé, T luit, F, AV au râble.
(Le Château-Rouge ne doit pas se gendарmer cette année contre le temps, car l'été lui est favorable.)

Albums pour la Campagne. Choix d'Albums comiques ou intéressants pour amuser ses hôtes à la campagne. Albums de 6 francs, 8, 10 fr. et au-dessus. — Chez Aubert et C^e, place de la Bourse.

Mantelets, Visites, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

Chaussures d'hommes. BERNARD-CHAPUIS et MOLIERE, rue de la Bourse, 4.

Confection de Robes M^{me} V^e INGER, née OLMER, boulevard Montmartre, 1.

Plus de Cheveux blancs ! L'EAU MEXICAINE, de M^{me} J. ALBERT, RUE CHOISEUL, 4, est maintenant si prompt et si expéditive, que ce n'est plus chez elle un embarras de se faire teindre les cheveux ; — en moins d'UNE HEURE, elle leur donne non-seulement les nuances les plus pures, les plus brillantes, mais elle remet la coiffure dans un état de propreté et d'élégance tel qu'il est impossible de se douter du plus léger artifice.

Revue pittoresque. LE DERNIER FANTOME. Ce beau roman de Méry, qui n'a pas encore été publié en librairie, va paraître dans une seule livraison de la *Revue pittoresque*. C'est dire que ce volume, dont le prix serait, dans le commerce, de 7 fr. 50 c., ne coûtera que 50 c. Ainsi, la *Revue pittoresque* vous donne tous les mois une livraison d'un format commode et portatif, qui contient un grand nombre de fort beaux dessins, la valeur au moins d'un volume in-8^e, et tout cela pour 50 centimes ! Jamais bon marché pareil ne s'était encore produit dans la librairie. Aussi le succès de la *Revue pittoresque* est-il inouï. — VOYAGE DE PARIS A TOURS, par l'auteur de la *Touraine*, ce beau volume illustré publié dernièrement. La livraison qui contient le *Voyage de Paris à Tours* est en vente. Il renferme 38 illustrations de monuments, sites, châteaux, costumes, etc. — NE TOUCHEZ PAS A LA REINE, fort joli roman de Michel Masson, orné de 14 gravures, est également en vente et compose une seule livraison. — Deux volumes de la *Revue pittoresque* sont complets ; la dernière livraison du 3^e volume paraîtra le 4^{er} novembre. On souscrit à partir du 1^{er} décembre de chaque année. Les volumes parus se vendent chacun le même prix que l'année d'abonnement. — Prix, pour Paris, un an : 6 fr. ; pour les départements, 7 fr. 50 c. — On souscrit chez Aubert et C^e, place de la Bourse, 29.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.